

# Jean-Jacques ROUSSEAU



## Œuvres Complètes

---

Arvensa Editions

# ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française



Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

©Tous droits réservés Arvensa® Editions

ISBN Epub : 9782368419939

ISBN Pdf : 9782368419922

## NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.

Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Pour toute autre demande, contactez :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Pour être informé de nos actualités et des dernières mises à jour de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur notre site :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

**Arvensa Éditions**

 **LISTE DES TITRES** 



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste des titres sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#)  
[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[PRÉFACE DE LOUIS-GUILLAUME DESCHARD](#)

[–ŒUVRE LITTÉRAIRE –](#)

- [JULIE, OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE](#)
- [LES AMOURS DE MILORD ÉDOUARD BOMSTON](#)
- [OBSERVATIONS sur les retranchements que M. de Malesherbes voulait qu'on fit à la Nouvelle Héloïse](#)
- [RECUEIL D'ESTAMPES \(Annexe\)](#)

[–ŒUVRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE –](#)

- [LES SCIENCES ET LES ARTS](#)
- [LETTRE À M. L'ABBÉ RAYNAL](#)
- [LETTRE À M. GRIMM](#)
- [RÉPONSE AU ROI DE POLOGNE](#)
- [RÉPONSE À M. BORDES](#)
- [LETTRE SUR UNE NOUVELLE RÉFUTATION DE SON DISCOURS](#)
- [RÉSUMÉ DE LA QUERELLE](#)
- [L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INÉGALITÉ PARMIS LES HOMMES](#)
- [LETTRE À MONSIEUR PHILOPOLIS](#)
- [LA VERTU LA PLUS NÉCESSAIRE AUX HÉROS](#)
- [ORAISON FUNÈBRE DU DUC D'ORLÉANS](#)
- [DU GOUVERNEMENT DE GENÈVE \(Annexe\)](#)
- [EXTRAIT DES REGISTRES DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE](#)

(Annexe)

- LETTRE À D'ALEMBERT SUR LES SPECTACLES
- RÉPONSE À UNE LETTRE ANONYME
- LETTRE À M. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENÈVE (Annexe)
- APOLOGIE DU THÉÂTRE
- DE L'IMITATION THÉÂTRALE
- ESSAI SUR L'ORIGINE DES LANGUES
- LETTRE SUR LA VERTU
- LETTRES MORALES
- ÉMILE ou de L'ÉDUCATION
- ÉMILE ET SOPHIE ou LES SOLITAIRES
- LETTRE À MONSIEUR DE BEAUMONT
- ARRÊT DE LA COUR DE PARLEMENT (Annexe)
- DISCOURS SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE
- DU CONTRAT SOCIAL ou Essai sur la forme de la République
- DU CONTRAT SOCIAL ou Principes du droit politique
- CONSIDÉRATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE POLOGNE
- LETTRES À M. BUTTAFOCO SUR LA LÉGISLATION DE LA CORSE
- PROJET DE CONSTITUTION POUR LA CORSE
- JUGEMENT SUR LA PAIX PERPÉTUELLE
- EXTRAIT DU PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE
- POLYSYNODIE DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE (Annexe)
- JUGEMENT SUR LA POLYSYNODIE
- LETTRES ÉCRITES DE LA MONTAGNE

— BOTANIQUE —

- LETTRES SUR LA BOTANIQUE
- FRAGMENT POUR UN DICTIONNAIRE DES TERMES D'USAGE EN BOTANIQUE
- PLANCHES SUR LA BOTANIQUE
- LETTRES ÉLÉMENTAIRES SUR LA BOTANIQUE (Annexe)

— MÉLANGES OU LITTÉRATURE VARIÉE —

## MÉLANGES EN PROSE

- MÉMOIRE À S. E. MONSIEUR LE GOUVERNEUR DE SAVOIE
- TRADUCTION DE L'ODE DE JEAN PUTHOD
- RÉPONSE AU MÉMOIRE ANONYME
- PROJET POUR L'ÉDUCATION DE MONSIEUR DE SAINTE-MARIE
- MÉMOIRE À M. BOUDET
- LE PERSIFLEUR
- TRADUCTION DU PREMIER LIVRE DE L'HISTOIRE DE TACITE
- TRADUCTION DE L'APOCOLOKINTOSIS
- LA REINE FANTASQUE
- LES AMOURS DE CLAIRE ET DE MARCELLIN
- LE PETIT SAVOYARD ou LA VIE DE CLAUDE NOYER
- NOTES EN RÉFUTATION DE L'OUVRAGE D'HELVÉTIUS
- LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM
- LETTRES À SARA
- VISION DE PIERRE DE LA MONTAGNE
- OLINDE ET SOPHRONIE

## PIÈCES DE THÉÂTRE

- NARCISSE ou L'AMANT DE LUI-MÊME
- LES PRISONNIERS DE GUERRE
- L'ENGAGEMENT TÊMÉRAIRE
- COURTS FRAGMENTS DE LUCRÈCE

## MÉLANGES EN VERS

### – ÉCRITS SUR LA MUSIQUE –

- PROJET CONCERNANT DE NOUVEAUX SIGNES POUR LA MUSIQUE
- DISSERTATION SUR LA MUSIQUE MODERNE
- PIÈCES DIVERSES
- LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇAISE
- LETTRE D'UN SYMPHONISTE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
- EXAMEN DE DEUX PRINCIPES AVANCÉS PAR M. RAMEAU

- [LETTRE À M. BURNEY, SUR LA MUSIQUE](#)
- [EXTRAIT D'UNE RÉPONSE DU PETIT FAISEUR A SON PRÊTE-NOM](#)
- [SUR LA MUSIQUE MILITAIRE](#)
- [LETTRE À M. GRIMM](#)
- [FRAGMENTS D'IPHIS](#)
- [LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE](#)
- [LES MUSES GALANTES](#)
- [LE DEVIN DU VILLAGE](#)
- [AIRS PRINCIPAUX DU DEVIN DU VILLAGE](#)
- [NOTE DU JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE](#)
- [PYGMALION](#)
- [CHOIX DE ROMANCES](#)
- [DICTIONNAIRE DE MUSIQUE](#)

— MÉMOIRES —

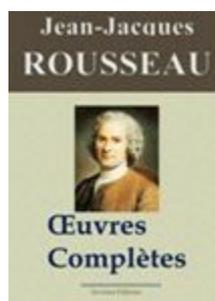
- [LES CONFESSIONS](#)
- [EXAMEN DES CONFESSIONS ET DES CRITIQUES QU'ON EN A FAITES \(Annexe\)](#)
- [DÉCLARATION RELATIVE À M. LE PASTEUR VERNES](#)
- [QUATRE LETTRES À M. LE PRÉSIDENT DE MALESHERBES](#)
- [LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE](#)
- [ÉCRITS EN FORME DE CIRCULAIRE](#)
- [ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JACQUES](#)

— CORRESPONDANCE —

- [PREMIÈRE PARTIE – Du 1er janvier 1732 au 1er janvier 1758](#)
- [DEUXIÈME PARTIE – Du 1er janvier 1758 au 12 mai 1763](#)
- [TROISIÈME PARTIE – Du 12 mai 1763 au 1er janvier 1766](#)
- [QUATRIÈME PARTIE – Du 1er janvier 1766 à fin juin 1768](#)
- [CINQUIÈME PARTIE – Du 20 juin 1768 au 15 mars 1778](#)

— ANNEXES —

- [BIOGRAPHIE](#)
- [CHRONOLOGIE DES PRINCIPALES OEUVRES CONTENUES DANS CETTE ÉDITION](#)
- [PRÉCIS DES CIRCONSTANCES DE LA VIE DE J. J. ROUSSEAU](#)
- [ESSAI SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU](#)



Jean-Jacques Rousseau : Oeuvres complètes

93 titres (Annotés, illustrés)

Acheter l'intégralité du livre :



A handwritten signature in black ink, reading "Rousseau". The signature is written in a cursive style with a large, sweeping flourish at the end.

# PRÉFACE DE LOUIS-GUILLAUME DESCHARD

Auteur de *Samuel Richardson et Jean-Jacques Rousseau, romanciers subversifs* (2012, Arvensa Éditions)

Qui a pris le temps de lire Rousseau, ne serait-ce que dans ses œuvres les plus connues, ignore ce qu'est l'indifférence. Il est en effet surprenant de constater qu'aujourd'hui encore Jean-Jacques divise et enflamme les passions du public, entre amour, agacement et détestation. Quel autre écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle peut se vanter d'en faire autant ? Cette réception affective de l'œuvre, qui répète celle en cours de son vivant, contribue largement à l'actualité de l'auteur.

Rares sont ceux qui dénie l'importance et la nouveauté des idées du plus français des auteurs suisses, idées bienfaites d'un *homme des Lumières* placé au Panthéon français face à la tombe d'un autre homme lumineux, Voltaire, qui fut pourtant son pire ennemi. À croire que les idées sont tout et les affects peu de chose. Pourtant, l'ensemble de l'œuvre de Rousseau est marquée du sceau de l'affect, l'homme et l'intellectuel ne formant qu'un seul et même être, et c'est cette sensibilité aigüe qui fait polémique : le style et la manière de Rousseau dérangeant. Un roman « larmoyant », comme l'est *La Nouvelle Héloïse*, a tôt fait d'agacer le lecteur actuel, circonspect à l'idée qu'un tel livre, le best-seller français du XVIII<sup>e</sup> siècle, ait pu faire couler des larmes réelles, effectives et créer autour de son auteur une aura de fascination sans précédent.

Cette image larmoyante, pour ne pas dire pleurnicheuse, de Rousseau, en le faisant passer dans l'opinion commune comme l'écrivain de la « névrose » et des bons sentiments, a tôt fait d'occulter la subversion généralisée à l'œuvre dans ses textes. Car c'est bien à un travail de sape que se livre Rousseau, avec d'autant plus d'efficacité qu'il ne tombe pas dans le piège de la littéralité, comme un Sade ou un Cleland en Angleterre. Il n'est pas de ces auteurs qui circulent sous le manteau, bien que certaines de ses œuvres, telles le *Contrat Social* ou *l'Émile*, eurent à subir les foudres

d'une censure impitoyable. Rousseau crée autour de ses œuvres une véritable communauté de lecteurs, encore bien vivante aujourd'hui.

Précurseur du Romantisme, Rousseau ne jouit pas de l'image aventureuse (et avantageuse) d'un Chateaubriand : enfant, il ne grimpe pas aux arbres pour épater la galerie mais casse des peignes et dérobe des rubans. Il marche et se promène quand l'autre voyage au bout du monde. Peu habile à conquérir les femmes, sa vie sentimentale est une peau de chagrin sur laquelle il ne cesse pourtant de revenir, non sans tomber dans le ridicule. En somme, Rousseau touche mais ne fait pas rêver.

Dans l'esprit du public, une image domine, celle d'un père indigne qui abandonna ses cinq enfants et qui se permit par-dessus le marché de faire un traité d'éducation, de moraliser et de prêcher la « vertu » à tout va. Cette représentation de l'homme Rousseau, aussi facile et agaçante soit-elle, a au moins le mérite de mettre en avant l'image d'un personnage paradoxale, complexe et insaisissable. Encore faut-il, pour se réconcilier avec Rousseau, avoir conscience que pour lui l'écriture est essentiellement compensatrice. En d'autres termes, elle vise à combler un manque, un vide : « l'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des Chimères » (*Confessions*, Livre IX). Et c'est précisément, ainsi que l'écrit Montherlant, parce qu'il s'est séparé de ses enfants que Rousseau a pu écrire *l'Émile* : « Si Rousseau a mis ses gosses aux Enfants Assistés, c'est qu'il avait *l'Émile* à écrire ». Cette idée d'une dissociation entre la réflexion et l'action, et en fin de compte d'une préséance de la pensée, est d'ailleurs émise par Rousseau lui-même, au début du *Contrat Social* : « On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique. Je réponds que non, et que c'est pour cela que j'écris sur la politique. Si j'étais prince ou législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire ; je le ferais, ou je me tairais. » Mystificateur, Rousseau profite largement de sa liberté d'auteur et, triomphant à ses heures, balaie les critiques d'un revers de plume.

Ceci étant, l'écriture compensatrice, dans la mesure même où elle vise à prolonger et à réparer la vie, refuse de se perdre dans des sphères purement intellectuelles. Rousseau adhérait à l'opinion, alors répandue en Angleterre, suivant laquelle la langue française était essentiellement verbeuse et superficielle. Dans sa lettre sur la musique française et italienne (*La nouvelle Héloïse*, Lettre I, XLVII) il dénonce avec force « la prétintaille française ». Ennemi du style policé et de la parole de

circonstance, du reste mal à son aise en société, Rousseau s'inspire largement des romans de Samuel Richardson, traduits par l'abbé Prévost, livres dont le style brut et direct atteint sensiblement les lecteurs. En somme, le souci d'une parole transparente et active obsède Rousseau. Il n'est pas jusqu'aux écrits politiques qui ne soient rédigés dans une langue qui frappe et émeut. Sa philosophie, pour reprendre une idée chère à Martin Rueff, est souvent narratologique, c'est-à-dire qu'elle est présentée à travers une histoire et des personnages animés de sentiments divers et contradictoires (Émile et son double féminin Sophie dans *l'Émile*). Inversement, les œuvres dites de fiction, au premier rang desquelles *La Nouvelle Héloïse*, sont aussi des œuvres philosophiques qui, loin de se contenter d'illustrer des concepts préétablis, offrent de nouvelles ramifications au système de pensée de Rousseau. C'est pourquoi, aussi multiple soit-elle, l'œuvre complète de Rousseau présentée dans ce livre numérique, animée par le souci constant de dire et d'être dit, de voir et d'être vu, frappe par son unité et sa cohérence.

Homme épris de liberté, enclin aux paradoxes, viscéralement hostile aux catégories en un siècle passionné par les classifications (taxinomie de Buffon, par exemple), Jean-Jacques Rousseau nous a légué une œuvre multiple. Marcel Raymond parle avec justesse de la « multipolarité d'une œuvre d'une exceptionnelle richesse, impatiente de toutes les limites ». En terme de pratiques littéraires Rousseau ne s'est rien refusé : roman, discours, théâtre, article, lettres... Mais s'il touche à tout, Jean-Jacques se contredit souvent dans ses choix littéraires.

L'auteur de la *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles* (1758), où il fustige le théâtre, s'adonne lui-même au genre (*Pygmalion*, *Le Devin du Village*, *Narcisse*). Le théâtre est pour Rousseau une manière de se découvrir par personnes interposées ; il répond à ce besoin de transparence dont parle Starobinski. Pour Marcel Raymond, il s'agit de « voir et être vu, tout en se déroband. »

Le même paradoxe émerge quand Rousseau entreprend son grand roman, *La Nouvelle Héloïse*, en 1756 à l'Ermitage. Si Rousseau a souvent critiqué le genre romanesque, cela ne l'empêche aucunement de franchir le cap. En fait, Rousseau a contracté dès son plus jeune âge la passion des romans, qu'il lisait avec son père, et son goût de l'imaginaire ne s'est jamais démenti. Plutarque, surtout, l'a accompagné toute sa vie : « Dans le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque est celui qui

m'attache et me profite le plus. Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse ; c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit » (*Les Rêveries*, quatrième promenade). Quant au choix du genre épistolaire pour *La Nouvelle Héloïse*, peut-être a-t-il été motivé par le succès rencontré par les romans de Richardson en Angleterre, *Pamela* et *Clarissa*, mais cela n'est pas l'essentiel. Le roman par lettres permet une plus grande liberté de propos des personnages. Rousseau peut ainsi présenter différentes facettes de lui-même. Il va même jusqu'à utiliser l'appareil péritextuel pour brouiller les pistes entre fiction et réalité (notes infrapaginales, préface,...), aspect tout à fait novateur de l'œuvre qui révèle un art certain de l'affabulation ainsi qu'une approche pragmatique (et très moderne) du texte littéraire : « Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction ? » Encore une fois, fiction et réalité se confondent, et beaucoup de lecteurs de l'époque s'en sont laissés accroire.

Homme de fictions et de chimères, Jean-Jacques Rousseau n'en a pas moins été animé par un sens aigu des injustices. Enclin à se sentir humilié, ayant longtemps occupé des postes de subalternes (apprenti maltraité, laquais, précepteur, secrétaire...), il n'aura eu de cesse de dénoncer toutes les formes d'iniquité. Dans le *Discours sur l'Origine et les Fondements de l'Inégalité parmi les Hommes*, il analyse les causes de la dénaturation de l'homme par la société. Dans son article « Économie politique » du Tome V de l'*Encyclopédie* et le *Contrat Social*, il détermine les bases d'une société politique qui protégerait les individus contre l'oppression et leur garantirait leurs droits essentiels. L'œuvre politique est aussi l'occasion de définir les espaces de prédilection, en insistant sur la dichotomie ville/campagne. C'est indirectement Paris, « ville de boue, de fumée et de bruit », qui est prise pour cible. La lettre de Saint-Preux sur les Parisiennes (*La Nouvelle Héloïse*, Seconde Partie, Lettre XIV) entérinera cette conception : « J'entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m'offre qu'une solitude affreuse où règne un morne silence. Mon âme à la presse cherche à s'y répandre, et se trouve partout resserrée. » Chez Rousseau, rien de bon ne peut naître dans l'espace urbain, lieu des duplicités et des faux-semblants. L'homme ne trouve son essor que dans une nature avec laquelle il cherche à faire corps.

Écrivain et penseur novateur, Rousseau ne fait pas partie de ces

hommes de lettres faciles et mondains. Pour lui les moments de grâces sont de courte durée et l'instant de l'écriture est souvent vécu comme une épreuve. Rousseau a-t-il choisi d'être écrivain ? Il prétend nous faire croire qu'il y a été comme obligé.

Si le « pays des chimères » procède de « l'impossibilité d'atteindre aux êtres réels », l'écriture de Rousseau est d'abord contrainte et forcée. Encore faut-il préciser que chez lui cette contrainte est salvatrice. C'est sous une contrainte volontaire, en répondant à des sujets émis par l'Académie de Dijon, que Rousseau écrit deux de ses plus grands textes, *Discours sur les Sciences et les Arts* et *Discours sur les Fondements de l'Inégalité parmi les Hommes*.

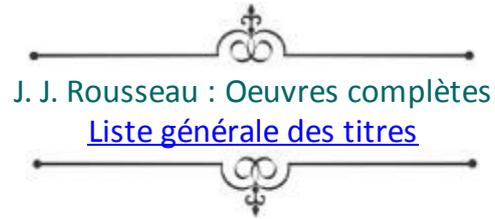
En 1762, il raconte à Malesherbes l'illumination de la route de Vincennes qui a marqué le début de sa carrière d'écrivain : « J'allais voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes ; j'avais alors dans ma poche un *Mercur de France* que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture ; tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentèrent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. » Avec cette illumination l'écriture revêt une portée messianique, portée à laquelle il ne renoncera jamais tout à fait, y compris dans ses derniers écrits, au moment où il prétendra se désolidariser du monde. Jean-Jacques se sent investi d'une mission, celle d'un thuriféraire de la vertu. Traversé par l'écriture, pur vecteur du dire vrai (et de la parole épideictique), Rousseau finira par considérer son entrée dans la carrière d'écrivain, qui n'est autre chose qu'une entrée dans le monde et dans l'espace urbain tant exécré, comme une malédiction : « Je le fis, et dès cet instant je fus perdu » (en parlant du *Discours sur les Sciences et les Arts*).

Bien plus tard, quand le sentiment obsidional prendra le dessus et qu'il se sentira assiégé par une horde d'ennemis, Rousseau s'obligera à écrire, non pour satisfaire à quelque puissance supérieure mais parce que son repos et sa survie en dépendront. C'est ce qu'il écrit dans la troisième promenade des *Rêveries* à propos de la rédaction du *Vicaire Savoyard* : « J'exécutai ce projet lentement et à diverses reprises, mais avec tout l'effort et toute l'attention dont j'étais capable. Je sentais vivement que le

repos du reste de mes jours et mon sort total en dépendaient. » On remarque qu'au fil des années, l'écriture, aussi nécessaire lui soit-elle, est devenue une véritable épreuve pour un Rousseau, désormais isolé, qui doute cruellement de son talent (après avoir connu les succès de librairie les plus extraordinaires !).

Homme brillant et vulnérable, Rousseau nous a légué une œuvre monumentale dont la simplicité de ton nous transmet sa passion sans borne pour la liberté. Aussi diverse soit-elle l'œuvre de Jean-Jacques est celle d'un homme animé par le souci de rompre la barrière entre l'auteur et son lecteur. Jamais l'expérience de la transparence n'avait été menée si loin. Si cette transparence est parcourue de zone d'ombres, si l'auteur des *Confessions* n'est pas si honnête qu'il le prétend, c'est à chacun d'en juger et de décider en dernier lieu de lui donner ou non l'absolution.

*Louis-Guillaume Deschard*



## – ŒUVRE LITTÉRAIRE –

[JULIE, OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE](#)

[LES AMOURS DE MILORD ÉDOUARD BOMSTON](#)

[OBSERVATIONS sur les retranchements que M. de Malesherbes voulait qu'on fit à l'  
Nouvelle Héloïse](#)

[RECUEIL D'ESTAMPES \(Annexe\)](#)



# JULIE, OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

ou Lettre de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes

---

**1761**

Jean-Jacques ROUSSEAU  
ŒUVRE LITTÉRAIRE

---

[Liste générale des titres](#)

Pour toutes remarques ou suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

*Le monde la posséda sans la connaître ; et moi je l'ai connue je reste ici-bas à  
la pleurer<sup>[1]</sup>.  
PETRAC.*



Manuscrit de la Nouvelle Héloïse  
 Bibliothèque de la Chambre des Députés – Paris



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

**Œuvre littéraire**

**JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE**

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



**Table des matières**

[Avis](#)

[Préface](#)

[Avertissement sur la préface suivante](#)

[Seconde préface](#)

[Première Partie](#)

[Lettre I – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre II – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre III – De Saint-Preux à Julie](#)

[Billet de Julie](#)

[Deuxième Billet de Julie](#)

[Troisième Billet de Julie](#)

[Lettre IV – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre V – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre VI – De Julie à Claire](#)

[Lettre VII – Réponse](#)

[Lettre VIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre IX – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre X – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XI – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XIII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XIV – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XV – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XVI – Réponse](#)

[Lettre XVII – Réplique](#)

[Lettre XVIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XIX – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XX – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XXI – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XXII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XXIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XXIV – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XXV – De Julie à Saint-Preux](#)

[Billet](#)

[Lettre XXVI – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XXVII – De Claire à Julie](#)

[Lettre XXVIII – De Julie à Claire](#)

[Lettre XXIX – De Julie à Claire](#)

[Lettre XXX – Réponse](#)

[Lettre XXXI – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XXXII – Réponse](#)

[Lettre XXXIII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XXXIV – Réponse](#)

[Lettre XXXV – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XXXVI – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XXXVII – De Julie à Saint – Preux](#)

[Lettre XXXVIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XXXIX – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XL – De Fanchon Regard à Julie](#)

[Lettre XLI – Réponse](#)

[Lettre XLII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XLIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XLIV – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XLV – De Saint Preux à Julie](#)

[Lettre XLVI – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XLVII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XLVIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XLIX – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre L – De Julie à Saint – Preux](#)

[Lettre LI – Réponse](#)

[Lettre LII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre LIII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre LIV – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre LV – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre LVI – De Claire à Julie](#)

[Lettre LVII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre LVIII – De Julie à Milord Edouard](#)

[Lettre LIX – De M. d'Orbe à Julie](#)

[Lettre LX – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre LXI – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre LXII – De Claire à Julie](#)

[Lettre LXIII – de Julie à Claire](#)

[Lettre LXIV – De Claire à M. d'Orbe](#)

[Lettre LXV – De Claire à Julie](#)

## [Seconde Partie](#)

[Lettre I – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre II – De milord Edouard à Claire](#)

[Fragments joints à la lettre précédente](#)

[Lettre III – De milord Edouard à Julie](#)

[Lettre IV – De Julie à Claire](#)

[Lettre V – Réponse](#)

[Billet de Julie à claire](#)

[Lettre VI – De Julie à milord Edouard](#)

[Lettre VII – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre VIII – De Claire à Saint-Preux](#)

[Lettre IX – De milord Edouard à Julie](#)

[Lettre X – De Saint-Preux à Claire](#)

[Lettre XI – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XIII – De Saint-Preux à Julie](#)

[Lettre XIV – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XV – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre XVI – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XVII – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XVIII – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre XIX – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XX – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre XXI – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XXII – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XXIII – À Madame d'Orbe](#)  
[Lettre XXIV – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre XXV – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XXVI – De Saint-Preux à Julie](#)  
[Lettre XXVII – Réponse](#)  
[Lettre XXVIII – De Julie à Saint-Preux](#)

### [Troisième Partie](#)

[Lettre I – De Madame d'Orbe à Saint-Preux](#)  
[Lettre II – De l'amant de Julie à madame d'Étange](#)  
[Lettre III – De l'amant de Julie à Madame d'Orbe,](#)  
[Lettre IV – de Madame d'Orbe à l'amant de Julie](#)  
[Lettre V – De Julie à son amant](#)  
[Lettre VI – De l'amant de Julie à Madame d'Orbe](#)  
[Lettre VII – Réponse](#)  
[Lettre VIII – De milord Édouard à l'amant de Julie](#)  
[Lettre IX – Réponse](#)  
[Billet – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre X – Du baron d'Étange à Saint-Preux](#)  
[Lettre XI – Réponse](#)  
[Billet](#)  
[Lettre XII – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre XIII – De Julie à madame d'Orbe](#)  
[Lettre XIV – Réponse](#)  
[Lettre XV – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XVI – Réponse](#)

[Lettre XVII – De Madame d'Orbe à l'amant de Julie](#)

[Lettre XVIII – De Julie à son ami](#)

[Lettre XIX – Réponse](#)

[Lettre XX – De Julie à Saint-Preux](#)

[Lettre XXI – De l'amant de Julie à milord Édouard](#)

[Lettre XXII – Réponse](#)

[Lettre XXIII – De milord Édouard à l'amant de Julie](#)

[Lettre XXIV – Réponse](#)

[Lettre XXV – De milord Édouard à l'amant de Julie](#)

[Lettre XXVI – De l'amant de Julie à Madame d'Orbe](#)

#### [Quatrième Partie](#)

[Lettre I – De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe](#)

[Lettre II – Réponse de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)

[Lettre III – De l'amant de Julie à Madame d'Orbe](#)

[Lettre IV – De M. de Wolmar à l'amant de Julie](#)

[Lettre V – De Madame d'Orbe à l'amant de Julie](#)

[Lettre VI – De Saint-Preux à milord Édouard](#)

[Lettre VII – De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe](#)

[Lettre VIII – Réponse de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)

[Lettre IX – De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)

[Lettre X – De Saint-Preux à milord Édouard](#)

[Lettre XI – De Saint-Preux à milord Édouard](#)

[Lettre XII – De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe](#)

[Lettre XIII – Réponse de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)

[Lettre XIV – De M. de Wolmar à Madame d'Orbe](#)

[Lettre XV – De Saint-Preux à milord Édouard](#)

[Lettre XVI – De Madame de Wolmar à son mari](#)

[Lettre XVII – De Saint-Preux à milord Édouard](#)

#### [Cinquième partie](#)

[Lettre I de Milord Édouard à Saint-Preux](#)

[Lettre II – De Saint-Preux à milord Édouard](#)

[Lettre III – de Saint-Preux à Milord Édouard](#)  
[Lettre IV – De Milord Édouard à Saint-Preux](#)  
[Lettre V – de Saint-Preux à Milord Édouard](#)  
[Lettre VI – De Saint-Preux à milord Édouard](#)  
[Lettre VII – De Saint-Preux à milord Édouard](#)  
[Lettre VIII – De Saint-Preux à M. de Wolmar](#)  
[Lettre IX – De saint-Preux à Madame d'Orbe](#)  
[Lettre X – De Madame d'Orbe à Saint-Preux](#)  
[Lettre XI – De M. de Wolmar à Saint-Preux](#)  
[Lettre XII – De Saint-Preux à M. de Wolmar](#)  
[Lettre XIII – De Madame de Wolmar à Madame d'Orbe](#)  
[Lettre XIV – D'Henriette à sa mère](#)

#### [Sixième Partie](#)

[Lettre I – De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)  
[Lettre II – De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)  
[Lettre III – De milord Edouard à M. de Wolmar](#)  
[Lettre IV – De M. de Wolmar à Milord Édouard](#)  
[Lettre V – De Madame d'Orbe à Madame de Wolmar](#)  
[Lettre VI – de Madame de Wolmar à Saint-Preux](#)  
[Lettre VII – De Saint-Preux à Madame de Wolmar](#)  
[Lettre VIII – De Madame de Wolmar à Saint-Preux](#)  
[Lettre IX – De Fanchon Anet à Saint-Preux](#)  
[Lettre X – À Saint-Preux](#)  
[Lettre XI – De M. de Wolmar à Saint-Preux](#)  
[Lettre XII – De Julie à Saint-Preux](#)  
[Lettre XIII – De Madame d'Orbe à Saint-Preux](#)





. . . Elle le suivit longtemps des yeux avec un air attendri. . . (P. 43)



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

## Œuvre littéraire

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



### Avis

La *Nouvelle Héloïse* est un de ces ouvrages qu'on ne peut ni louer ni critiquer médiocrement ; et c'est plus particulièrement à celui-là qu'il semble impossible d'accorder, dans une juste mesure, le blâme ou l'éloge, puisqu'il fut l'objet de l'un et de l'autre, presque dans un égal excès. Plusieurs circonstances expliquent ce phénomène ; et pour être impartial dans son jugement il faut se les rappeler.

Après avoir fréquenté les premières sociétés de Paris, et connu tous les hommes célèbres de cette époque<sup>[2]</sup>, Rousseau, mécontent, ou plutôt dégoûté du monde, soupirant après la campagne, accepta de madame d'Épinay la retraite de l'Ermitage. Il y savoura les plaisirs qu'il s'était promis d'y goûter, et qui ne furent jamais si vifs que lorsqu'on ne vint point l'y troubler. Plus on faisait d'efforts pour l'en arracher, plus on augmentait en lui le désir d'y rester. Loin du monde, quoique si près de la capitale, il put s'abandonner en paix à ses rêveries, au délire de son imagination. Le repos succédait à la querelle littéraire qu'avait fait naître son premier discours, et l'obscurité à la célébrité qu'elle lui avait donnée. Seul, car il ne faut compter ni Thérèse ni sa mère au nombre des personnes propres à le distraire, et moins encore à lui rappeler ce monde qu'il venait de quitter ; seul, disons-nous, il peupla sa solitude d'*êtres selon son cœur*, de femmes qui avaient laissé dans son esprit de douces impressions, et que son imagination se plut à embellir : mêlant aux souvenirs de son adolescence, aux illusions de sa jeunesse, quelques leçons de l'expérience et des observations de l'âge mûr, il lit un roman, et ce fut la *Nouvelle Héloïse*. Il en écrivit la moitié *dans des extases, dans un ravissement* qui lui firent goûter des jouissances délicieuses, et mena son héroïne jusqu'au moment où,

contre toutes les idées reçues, contre l'intérêt qu'elle inspire, elle triomphe d'elle-même pour renoncer à son amant et se donner à l'époux choisi par son père.

À cette époque, l'*Encyclopédie* avait excité l'orage sous lequel elle était près de succomber. L'athéisme y était signalé. Deux prédicants de cette doctrine avaient été liés avec Rousseau : c'étaient Diderot et d'Holbach. L'intimité même avait régné entre le premier et Jean-Jacques. Ces liens étant rompus, celui qui ne partageait pas l'opinion que repoussent la nature et l'ordre social, pouvait, donnant un libre cours à sa pensée, écrire contre le système de ses anciens amis, sans manquer à l'amitié, sans mentir à sa conscience. Que fait-il ? Il imagine de représenter un athée probe, sincère, écoutant sa raison, et n'écoutant qu'elle ; digne d'estime, de considération, doué d'une belle âme ; et dessine le caractère de Wolmar. Ce portrait ne pouvait que flatter d'Holbach et Diderot ; mais il en fut autrement. Dociles aux passions dont Rousseau n'entendait plus la voix depuis qu'il s'était enseveli dans la retraite, ils ne lui pardonnèrent pas un acte de générosité dont ils se sentaient peu capables.

Cet incident d'athéisme était fait pour donner un nouveau caractère à l'ouvrage.

La *Nouvelle Héloïse* est donc un mélange de souvenirs, d'illusions, de sentiments, de rêves, d'observations répandues sur une intrigue si simple que le récit en peut être fait dans quelques lignes. Parmi ces souvenirs étaient celui des mœurs qu'il avait remarquées dans le grand monde<sup>[3]</sup>, et que, dans son ouvrage, il opposait à une seule faiblesse rachetée par les remords les plus amers, 'par le sacrifice le plus coûteux, mais non pardonnée ; car les charmes de l'éloquence, l'intérêt tendre et doux qui se fait sentir à chaque instant, l'enthousiasme même pour la vertu, tout contagieux qu'il est, grâce aux tableaux de l'auteur, ne purent triompher d'un préjugé aussi impitoyable pour les faiblesses qu'indulgent pour l'adultère.

Les deux athées ne virent dans M. de Wolmar qu'un homme sans délicatesse qui épousait la femme d'un autre, et peut-être dans celui qui les mettait en scène, que l'intention de les tourner en ridicule.

Il faut avouer que cet article est celui qui trouva le plus de critiques, et l'on voit encore aujourd'hui des lecteurs s'intéresser à Julie d'Étange, et ne vouloir plus entendre parler de madame de Wolmar.

C'est pendant qu'il composait la *Nouvelle Héloïse* que madame

d'Houdetot lui inspira cette passion violente qu'il décrit avec tant d'énergie dans ses *Confessions*, et qu'il eut tant de peine à vaincre. Ce sentiment eut de l'influence sur l'ouvrage même. L'auteur donna à son héroïne l'un des prénoms et le caractère angélique de l'amante de Saint-Lambert, qui lui résista, mais non sans avoir été plus d'une fois émue, et même ébranlée au point de ne devoir la victoire qu'à un incident comique<sup>[4]</sup>.

Si le succès d'une production littéraire est un indice certain de son mérite, celui de la *Nouvelle Héloïse* est incontestable. Dès qu'elle parut, elle excita l'enthousiasme<sup>[5]</sup>, et l'envie fut obligée de laisser refroidir ce sentiment avant de se faire entendre et de signaler les défauts de cet ouvrage. Un critique habile, et plus souvent rigoureux que juste envers Rousseau, les a répétés en les exagérant, sans pouvoir cependant résister à la force de la vérité. C'est La Harpe. « Rousseau, dit-il<sup>[6]</sup>, parut vouloir rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman : car, effet, la *Nouvelle Héloïse* semblait n'être qu'un prétexte pour réunir dans un même cadre les lambeaux d'un portefeuille. Il est vrai qu'il y en a de bien précieux : on y remarque des morceaux de passion et de philosophie également admirables : et M. de Voltaire, grand-maître et grand connaisseur en fait de pathétique, M. de Voltaire qui ne regardait pas la *Nouvelle Héloïse* comme un bon livre, avait distingué plusieurs lettres qu'il eût voulu, disait-il, en arracher. Ce roman fut lu ou plutôt *dévoré* avec une extrême avidité. C'est de tous *ceux* de l'auteur<sup>[7]</sup> celui qui eut le plus de vogue, et qui prête le plus à la critique. Le mariage de l'héroïne est révoltant ; le caractère de milord Édouard est une caricature, et ses amours en Italie une énigme. L'ouvrage en lui-même est un tout indigeste ; mais puisque ses défauts ne l'ont pas fait oublier, ses beautés le feront vivre. » Il serait singulier de voir vivre un tout indigeste ; aussi, en croyant au présage annoncé par La Harpe, nous n'adoptons point l'énumération qui précède, et qui fait attendre une tout autre conclusion. Le caractère de milord Édouard n'est rien moins qu'une caricature, et ses amours sont expliquées dans le récit de ses aventures. La *Nouvelle Héloïse* a pu servir de cadre pour l'insertion de quelques morceaux, mais si elle *n'eût été qu'un prétexte* pour remplir cet objet, il y a longtemps qu'elle ne vivrait plus.

Dans une autre partie de son *Cours*<sup>[8]</sup>, La Harpe s'exprime ainsi : « Il y a

dans ce roman un puissant attrait pour les femmes et pour la jeunesse ; c'est que les faiblesses ont le langage et les honneurs de la vertu ; et s'il a été donné à M. Rousseau (ce qui n'appartient qu'aux hommes éloquents) d'exalter les têtes et d'exciter l'enthousiasme, c'est dans ce livre, le plus séduisant et le plus dangereux de tous pour les jeunes personnes. » Il est difficile de concevoir comment un *tout indigeste, le cadre des lambeaux d'un portefeuille*, peut être le *livre le plus séduisant et le plus dangereux* : aussi n'entreprendrons-nous point d'expliquer cette contradiction ; trouvant d'ailleurs dans le plus sévère des critiques des aveux suffisants pour justifier notre opinion sur la *Nouvelle Héloïse*.

*Musset-Pathay*



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes  
Œuvre littéraire  
JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE  
[Table des matières](#)  
[Liste des oeuvres littéraires](#)  
[Liste générale des titres](#)



## Préface

Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les moeurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'est sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnaître : je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amants, je n'y ai jamais ouï parler du baron d'Etange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de milord Édouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits, soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun pense comme il lui plaira.

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût ; la matière alarmera les gens sévères ; tous les sentiments seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes ; il doit choquer les femmes galantes, et scandaliser les honnêtes femmes. À qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi seul ; mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le style emphatique et plat, sur les pensées communes rendues en termes ampoulés ; il doit se dire d'avance que ceux qui les écrivent ne sont pas des Français, des beaux esprits, des académiciens, des philosophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfants, qui, dans leurs imaginations romanesques, prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrais-je de dire ce que je pense ? Ce recueil, avec son gothique ton, convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie dérégulée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal était fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire : elle n'a plus rien à risquer.

Qu'un homme austère, en parcourant ce recueil, se rebute aux premières parties, jette le livre avec colère, et s'indigne contre l'éditeur, je ne me plaindrai point son injustice ; à sa place, j'en aurais pu faire autant. Que si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre ; mais qu'il ne vienne pas me le dire ; je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là.

N.B. L'alinéa suivant, qu'on ne voit dans aucune édition de la Nouvelle Héloïse, se trouve bien écrit de la main de Rousseau, et sans la moindre rature, dans l'un des deux manuscrits que nous avons collationnés au comité d'instruction publique : c'est celui qui a servi à faire la première édition, dont les épreuves ont été vues et corrigées par l'auteur. Nous avons cette édition sous les yeux. Le manuscrit Luxembourg<sup>[9]</sup> (Voyez les Confessions, livre X) n'a point de préface. (Note des éditeurs de l'édition in-4° de 1793)

Allez, bonnes gens avec qui j'aimai tant à vivre, et qui m'avez si souvent consolé des outrages des méchants, allez au loin chercher vos semblables ; fuyez les villes, ce n'est pas là que vous les trouverez. Allez dans d'humbles retraites amuser quelque couple d'époux fidèles, dont l'union se resserre aux charmes de la vôtre ; quelque homme simple et sensible qui sache aimer votre état ; quelque solitaire ennuyé du monde, qui, blâmant vos

erreurs et vos fautes, se dise pourtant avec attendrissement : Ah ! voilà les âmes qu'il fallait à la mienne !



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

## Œuvre littéraire

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



### Avertissement sur la préface suivante

La forme et la longueur de ce dialogue, ou entretien supposé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil des premières éditions, je le donne à celle-ci tout entier, dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'écrits. J'ai cru dès lors devoir attendre que le livre eût fait son effet avant d'en discuter les inconvénients et les avantages, ne voulant ni faire tort au libraire, ni mendier l'indulgence du public.

  
J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

## Œuvre littéraire

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)

## Seconde préface

de la Nouvelle Héloïse

**N.**

Voilà votre manuscrit. Je l'ai lu tout entier.

**R.**

Tout entier ? J'entends ; vous comptez sur peu d'imitateurs ?

**N.**

*Vel duo, vel nemo.*

**R.**

*Turpe et miserabile* [\[10\]](#). Mais je veux un jugement positif.

**N.**

Je n'ose.

**R.**

Tout est osé par ce seul mot. Expliquez-vous.

**N.**

Mon jugement dépend de la réponse que vous m'allez faire. Cette correspondance est-elle réelle, ou si c'est une fiction ?

**R.**

Je ne vois point la conséquence. Pour dire si un livre est bon ou mauvais, qu'importe de savoir comment on l'a fait ?

**N.**

Il importe beaucoup pour celui-ci. Un portrait a toujours son prix pourvu qu'il ressemble, quel qu'étrange que soit l'original. Mais dans un tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le tableau ne vaut rien. Tous deux supposés bons, il reste encore cette différence que le portrait intéresse peu de gens ; le tableau seul peut plaire au public.

**R.**

Je vous suis. Si ces lettres sont des portraits, ils n'intéressent point : si ce sont des tableaux, ils imitent mal. N'est-ce pas cela ?

**N.**

Précisément.

**R.**

Ainsi, j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis satisfaire à votre question, il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie...

**N.**

Oh ! si elle avait existé !

**R.**

Hé bien ?

**N.**

Mais sûrement ce n'est qu'une fiction.

**R.**

Supposez.

**N.**

En ce cas, je ne connais rien de si maussade ; ces lettres ne sont point des

lettres ; ce roman n'est point un roman ; les personnages sont des gens de l'autre monde.

**R.**

J'en suis fâché pour celui-ci.

**N.**

Consolez-vous ; les fous n'y manquent pas non plus ; mais les vôtres ne sont pas dans la nature.

**R.**

Je pourrais... Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi ? Savez-vous jusqu'où les hommes diffèrent les uns des autres ? Combien les caractères sont opposés ? Combien les moeurs, les préjugés varient selon les temps, les lieux, les âges ? Qui est-ce qui ose assigner des bornes précises à la nature, et dire : Voilà jusqu'où l'homme peut aller, et pas au-delà ?

**N.**

Avec ce beau raisonnement les monstres inouïs, les géants, les pygmées, les chimères de toute espèce, tout pourrait être admis spécifiquement dans la nature, tout serait défiguré ; nous n'aurions plus de modèle commun ? Je le répète, dans les tableaux de l'humanité chacun doit reconnaître l'homme.

**R.**

J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espèce. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnaîtraient la nôtre que dans un habit à la française ?

**N.**

Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudrait peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement ? N'aurait-on pas droit de lui demander où est l'homme ?

**R.**

Ni traits, ni taille ? Êtes-vous juste ? Point de gens parfaits, voilà la chimère.

Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, et ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre coeur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête et sensible, plein de faiblesse et de beaux discours ; un vieux gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion ; un Anglais généreux et brave, toujours passionné par sagesse, toujours raisonnant sans raison.

**N.**

Un mari débonnaire et hospitalier empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme.

**R.**

Je vous renvoie à l'inscription de l'estampe.

**N.**

*Les belles âmes !... Le beau mot !*

**R.**

O philosophie ! combien tu prends de peine à rétrécir les coeurs, à rendre les hommes petits !

**N.**

L'esprit romanesque les agrandit et les trompe. Mais revenons. Les deux amies ?... qu'en dites-vous ?...Et cette conversion subite au temple ?... La grâce, sans doute ?...

**R.**

Monsieur...

**N.**

Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfants ; qui meurt sans vouloir prier Dieu ; dont la mort cependant édifie un pasteur, et convertit un athée... Oh !...

**R.**

Monsieur...

**N.** Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde, il est nul. Pas une mauvaise action, pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons ; des évènements si naturels, si simples qu'ils le sont trop ; rien d'inopiné, point de coup de théâtre. Tout est prévu longtemps d'avance, tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison, ou dans celle de son voisin ?

**R.**

C'est-à-dire qu'il vous faut des hommes communs, et des évènements rares ? Je crois que j'aimerais mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un roman. Ce n'en est point un ; vous l'avez dit vous-même. C'est un recueil de lettres...

**N.**

Qui ne sont point des lettres ; je crois l'avoir dit aussi. Quel style épistolaire ! qu'il est guindé ! que d'exclamations ! que d'apprêts ! quelle emphase pour ne dire que des choses communes ! quels grands mots pour de petits raisonnements ! Rarement du sens, de la justesse ; jamais ni finesse, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, et des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la nature, avouez que leur style est peu naturel.

**R.**

Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paraître ainsi.

**N.**

Comptez-vous que le public le verra d'un autre oeil ? et n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

**R.**

C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

**N.**

Ce souhait paraît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

**R.**

On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer ?

**N.**

L'auteur comme il veut s'y montrer ; ceux qu'il dépeint tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint ; pas un caractère assez bien marqué ; nulle observation solide ; aucune connaissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphère de deux ou trois amants ou amis toujours occupés d'eux seuls ?

**R.**

On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévère ; celui du public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel oeil je vois ces lettres ; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir et de sentir que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions ; l'imagination, toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, et leur donne ce tour bizarre et peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il de-là que leur langage soit fort énergique ? Point du tout ; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premièrement, parce qu'il faut toujours dire autrement et mieux que les autres, et puis, que forcé d'affirmer à chaque instance ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentiments qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, colorées que vous admirez dans vos drames et dans vos romans ? Non, la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne songe pas même à persuader ; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes ; l'y sent-on mieux que dans les hameaux ?

**N.**

C'est-à-dire que la faiblesse du langage prouve la force du sentiment.

**R.**

Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa plume va, comme on dit, brûler le papier ; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous serez enchanté, même agité peut-être ; mais d'une agitation passagère et sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée, une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son coeur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire ; comme une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable ; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases ; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'âme attendrie ; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, et c'est ainsi que le coeur fait parler au coeur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connaissent point ces sortes de beautés et les méprisent.

**N.**

J'entends.

**R.**

Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres, si les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, et ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion ; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers ; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être ; et comme il rend tous ses sentiments en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse et sans suite ; son éloquence est dans son désordre ; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait ; elle en fait alors son idole ; elle le place dans le ciel ; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage

de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampants ? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires ? N'élèvera-t-il pas son style ? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité ? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire ? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela ! ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

**N.**

Citoyen, voyons votre pouls.

**R.**

Non : voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience ; un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin ; mais l'âme sensible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, et jugez-les dans leur espèce. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entre eux des intérêts de leurs coeurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connaissent et s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entre eux. Ils sont enfants, penseront-ils en hommes ? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement ? Ils sont solitaires, connaîtront-ils le monde et la société ? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, et pensent philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir ? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer ; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourraient étaler ? Ils parlent de tout ; ils se trompent sur tout ; ils ne font rien connaître qu'eux ; mais en se faisant connaître, ils se font aimer : leurs erreurs valent mieux que le savoir des sages : leurs coeurs honnêtes portent partout, jusque dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante et toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes ; ils se détachent du reste de l'univers ; et créant entre eux un petit monde différent du nôtre,

ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

**N.**

Je conviens qu'un homme de vingt ans et des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoique instruits, parler en philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, et cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, et ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement et la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge ; la chaste épouse, la femme sensée, la digne mère de famille font oublier la coupable amante. Mais cela est même est un sujet de critique, la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhensible ; on dirait que ce sont deux livres différents que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus ? Les jeux d'enfants qui précèdent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre : le mal scandalise avant que le bien puisse édifier ; enfin le lecteur indigné se rebute et quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

**R.**

Je pense, au contraire, que la fin de ce recueil serait superflue aux lecteurs rebutés du commencement, et que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi, ceux qui n'achèveront pas le livre, ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre ; et ceux qui peuvent en profiter ne l'auraient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu ; peut-être en parlant aux enfants me ferai-je mieux entendre ; et les enfants ne goûtent pas mieux la raison nue, que les remèdes mal déguisés.

*Così all'egro fanciul porgiamo aspersi  
Di soave licor gl'orli del vaso;  
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,  
E dall'inganno suo vita riceve.* **[11]**

**N.**

J'ai peur que vous ne vous trompiez encore ; ils suceront les bords du vase, et ne boiront point la liqueur.

**R.**

Alors ce ne sera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables ; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu longtemps avec eux pour s'y plaire ; et ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu à peu elles attachent ; on ne peut ni les prendre, ni les quitter. La grâce et la félicité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence ; le sentiment y est ; il se communique au coeur par degrés, et, lui seul à la fin, supplée à tout. C'est une longue romance, dont les couplets pris à part, n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant : dites-moi si vous sentez la même chose.

**N.**

Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continu de vos bonnes gens. Un solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce manuscrit, songez que le public n'est pas composé d'ermites. Tout ce qui pourrait arriver de plus heureux serait qu'on prit votre petit bonhomme pour un Céladon, votre Édouard pour un Don Quichotte, vos caillettes pour deux Astrées, et qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuse guère : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire six volumes de visions.

**R.**

La raison qui vous ferait supprimer cet ouvrage m'encourage à le publier.

**N.**

Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

**R.**

Un peu de patience, et vous allez m'entendre.

En matière de morale, il n'y a point, selon moi, de lecture utile aux gens du monde, Premièrement parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, et qui disent tour à tour le pour et le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, et rend le tout comme non venu. Les livres choisis qu'on relit ne sont point d'effet encore : s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus ; et s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un instant son âme pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa première situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet essai, du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragé d'un vain effort, on ne le répète plus, et l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, et c'est alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage ; et comme elles ne trouvent pas un si grand contrepoids au-dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusants, seule ressource de qui vit seul et n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, et ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourraient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable ; les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires ; voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manège des procédés est substitué aux

devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, et traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert ne voulant plus être des manants, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui, bientôt devient mesure, et vont dans la capitale, où, le père avec sa croix de Saint Louis, de seigneur qu'il était, devient valet, ou chevalier d'industrie ; la mère établit un brelan ; la fille attire les joueurs, et souvent tous trois, après avoir mené une vie infâme, meurent de misère et déshonorés.

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes ; selon eux fuir Paris, c'est haïr le genre humain ; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux ; à les entendre on croirait qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinciaux ; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques ; tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne les pas connaître ; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filous et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ? Ainsi, les préjugés et l'opinion renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncellent, entassent les habitants de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche et désert : ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations ; et ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des prédicateurs de nous crier : *Soyez bons et sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours ; le citoyen qui s'en inquiète ne doit point nous crier sottement : *Soyez bons* : mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

**N.**

Un moment : reprenez haleine. J'aime les vues utiles ; et je vous ai si bien suivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudrait les diriger vers un but opposé à celui que leurs auteurs se proposent ; éloigner toutes les choses d'institution ; ramener tout à la nature ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale et simple ; les guérir des fantaisies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaisirs, leur faire aimer la solitude et la paix ; les tenir à quelques distances les uns des autres ; et au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des pasteurs d'Arcadie, des bergers du Lignon, d'illustres paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, et philosophant sur la nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres ; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique et l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connaître ; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent ; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse ; qu'un homme de mérite qui voudrait se retirer à la campagne avec sa famille, et devenir lui-même son propre fermier, y pourrait couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusements des villes, qu'une ménagère des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de grâces, et de grâces plus touchantes que toutes les petites maîtresses ; qu'enfin les plus doux sentiments du coeur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles où nos rires mordants et satiriques sont le triste supplément de la gaieté qu'on n'y connaît plus ? Est-ce bien cela ?

**R.**

C'est cela même. À quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offraient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils

peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendraient point fous, ils les rendraient sages. Il faut que les écrits faits pour les solitaires parlent la langue des solitaires : pour les instruire, il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent ; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre et détruire les maximes des grandes sociétés ; ils doivent les montrer fausses et méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. À tous ces titres un roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; et voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

**N.**

Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chute, ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reste une seule difficulté. Les provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les solitaires, est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

**R.**

La réponse est facile. Vous parlez des beaux esprits de province ; et moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la capitale, des préjugés dont il faut vous guérir ; vous croyez donner le ton à toute la France, et les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des libraires de province.

**N.**

Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

**R.**

Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut se faire lire en province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs pères, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils emploient la soirée à lire au coin de leur feu les livres amusants qui leur

tombent sous la main. Dans leur simplicité grossière, ils ne se piquent ni de littérature, ni de bel esprit ; ils lisent pour se désennuyer et non pour s'instruire ; les livres de morale et de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en ferait en vain pour leur usage ; ils ne leur parviendraient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amère. Ils changent leur retraite en un désert affreux, et pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de malaise et de vains regrets. Pourquoi n'oserais-je supposer que, par quelque heureux hasard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces habitants des champs, et que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil ensemble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourraient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modèle ? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre et s'affermisse ? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face plus riante ; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux ; ils reprendront le goût des plaisirs de la nature : ses vrais sentiments renaîtront dans leurs coeurs, et en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rempliront avec une autre âme, et seront, en vrais patriarches, ce qu'ils faisaient en paysans.

**N.**

Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les mères de famille... Mais les filles, n'en dites-vous rien ?

**R.**

Non. Une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci, malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal était fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer.

**N.**

À merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école, vous voilà tous justifiés.

**R.**

Oui, s'ils le sont par leur propre coeur et par l'objet de leurs écrits.

**N.**

L'êtes-vous aux mêmes conditions ?

**R.**

Je suis trop fier pour répondre à cela, mais Julie s'était fait une règle pour juger les livres [\[12\]](#) ; si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des romans utile à la jeunesse ; je ne connais point de projet plus insensé : c'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles [\[13\]](#), sans songer que des jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général, leur conduite est régulière, quoique leurs coeurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs mères en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

**N.**

L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des moeurs, les filles sont faciles et les femmes sévères : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit, et les autres qu'au scandale. IL ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime est compté pour rien. [\[14\]](#)

**R.** À l'envisager par ses suites on n'en jugerait pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes ; la cause de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les sentiments de la nature sont étouffés par l'extrême

inégalité, c'est de l'inique despotisme des pères que viennent les vices et les malheurs des enfants ; c'est dans des noeuds forcés et mal assortis que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parents, de jeunes femmes effacent par un désordre dont elles font gloire, le scandale de leur première honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? Remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les moeurs publiques, c'est par les moeurs domestiques qu'elle doit commencer, et cela dépend absolument des pères et mères. Mais ce n'est point ainsi qu'on dirige les instructions ; vos lâches auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; et la morale des livres sera toujours vaine, parce qu'elle n'est que l'art de faire sa cour au plus fort.

**N.**

Assurément la vôtre n'est pas servile ; mais à force d'être libre, ne l'est-elle point trop ? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en fasse ?

**R.**

Du mal ! À qui ? Dans des temps d'épidémie et de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourraient nuire aux gens sains ? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvait espérer quelque succès pour ces lettres, je suis très persuadé qu'elles feraient plus de bien qu'un meilleur livre.

**N.**

Il est vrai que vous avez une excellente prêchese. Je suis charmé de vous voir raccommode avec les femmes ; j'étais fâché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons [\[15\]](#).

**R.**

Vous êtes pressant ; il faut me taire : je ne suis ni assez fou, ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

**N.**

Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à tout autre, comment passer au sévère censeur des

spectacles les situations vives et les sentiments passionnés dont tout ce recueil est rempli ? Montrez-moi une scène de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bosquet de Clarens [\[16\]](#) et du cabinet de toilette ? Relisez la *Lettre sur les spectacles* ; relisez ce recueil... Soyez conséquent, ou quittez vos principes... Que voulez-vous qu'on pense ?

**R.**

Je veux, Monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, et qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer ; relisez aussi la préface de *Narcisse*, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le *Devin du Village* en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier ; mais vous...

**N.** Je me rappelle deux passages [\[17\]](#)... Vous estimez peu vos contemporains.

**R.**

Monsieur, je suis aussi leur contemporain ! Oh ! que ne suis-je né dans un siècle où je dusse jeter ce recueil au feu !

**N.**

Vous outrez, à votre ordinaire ; mais jusqu'à certain point, vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruirait beaucoup moins ; car à qui servirait-elle de modèle ? C'est dans les siècles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les pratiquer ; et l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

**R.**

Sublimes auteurs, rabaissez un peu vos modèles, si vous voulez qu'on cherche à les imiter. À qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

**N.**

Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions mais n'importe ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devrait faire. Sans compter qu'inspirer l'amour aux filles et la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi et ramener toute cette petite morale que la philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent et scandaleux, et il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange maladresse que d'être indulgent pour des filles qui ne doivent point vous lire, et sévère pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous ; vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret ; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer.

**R.**

De l'avouer, Monsieur ? Un honnête homme se cache-t-il quand il parle en public ? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oserait reconnaître ? Je suis l'éditeur de ce Livre, et je m'y nommerai comme éditeur.

**N.**

Vous vous y nommerez ? vous ?

**R.**

Moi-même.

**N.**

Quoi ! Vous y mettez votre nom ?

**R.**

Oui, Monsieur.

**N.**

Votre vrai nom ? *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres ?

**R.**

*Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres.

**N.**

Vous n’y pensez pas ! Que dira-t-on de vous ?

**R.**

Ce qu’on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l’approprier, mais pour en répondre. S’il y a du mal, qu’on me l’impute ; s’il y a du bien, je n’entends point m’en faire honneur. Si l’on trouve le Livre mauvais en lui-même, c’est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

**N.**

Êtes-vous content a le cette réponse ?

**R.**

Oui, dans des temps où il n’est possible à personne d’être bon.

**N.**

Et les belles âmes, les oubliez-vous ?

**R.**

La nature les fit, vos institutions les gâtent.

**N.**

À la tête d’un livre d’amour on lira ces mots : *Par J. J. Rousseau, citoyen de Genève !*

**R.**

*Citoyen de Genève ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu’aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

**N.**

Vous portez vous-même un nom qui n’est pas sans honneur, et vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un livre faible et plat qui vous sera tort. Je voudrais vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise, j’approuve que vous la fassiez hautement et franchement. Cela, du moins sera dans votre caractère. Mais à propos, mettez-vous aussi votre devise à ce livre ?

**R.**

Mon libraire m'a déjà fait cette plaisanterie, et je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, et je m'effraie moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeais à faire imprimer ces lettres quand j'écrivais contre les spectacles, et que le soin d'excuser un de ces écrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfère la vérité à sa gloire peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent ; je doute que cela soit possible à l'homme ; mais ce qui lui est possible est d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

**N.**

Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question ?

**R.**

Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

**N.**

Mais vous refusez aussi de dire la vérité ?

**R.**

C'est encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudrait mentir. D'ailleurs les gens de goût se trompent-ils sur la plume des auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

**N.**

Je la résoudrais bien pour quelques lettres ; elles sont certainement de vous ; mais je ne vous reconnais plus dans les autres, et je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnaisse, change souvent d'apparence, et souvent l'art se décèle en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le grogneur de la fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses

d'une maladresse que le dernier barbouilleur eût évitée : les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries. Où est l'homme capable de mieux faire qui pourrait se résoudre à faire si mal ? où est celui qui aurait laissé la choquante proposition que ce fou d'Édouard fait à Julie ? où est celui qui n'aurait pas corrigé le ridicule du petit bonhomme qui, voulant toujours mourir, a soin d'en avertir tout le monde, et finit par se porter toujours bien ? où est celui qui n'eût pas commencé par se dire : il faut marquer avec soin les caractères ; il faut exactement varier les styles ? Infailliblement, avec ce projet, il aurait mieux fait que la nature.

J'observe que dans ; une société très intime, les styles se rapprochent ainsi que les caractères, et que les amis, confondant leurs âmes, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir et de dire. Cette Julie, telle qu'elle est, doit être une créature enchanteresse ; tout ce qui l'approche doit lui ressembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton. Mais ces choses se sentent et ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineraient, l'inventeur n'oserait les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient simple à force de finesse ne lui convient plus. Or, c'est-là qu'est le sceau de la vérité ; c'est-là qu'un oeil attentif cherche et retrouve la nature.

**R.**

Hé bien ! vous concluez donc ?

**N.**

Je ne conclus pas, je doute ; et je ne saurais vous dire combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre ; mais dites que ces deux femmes ont existé, et je relis ce recueil tous les ans, jusqu'à la fin de ma vie.

**R.**

Eh ! qu'importe qu'elles aient existé ? vous les chercheriez en vain sur la terre : elles ne sont plus.

**N.**

Elles ne sont plus ? elles furent donc ?

**R.**

Cette conclusion est conditionnelle : si elles furent, elles ne sont plus.

**N.**

Entre nous, convenez que toutes ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

**R.**

Elles sont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

**N.**

Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout ?

**R.**

Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question : car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? qui peut dire, si je ne suis point dans le même doute où vous êtes, si tout cet air de mystère n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir ?

**N.** Mais enfin, vous connaissez les lieux ? Vous avez été à Vevai, dans le pays de Vaud ?

**R.** Plusieurs fois ; et je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'étais à Clarens : je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'évènement funeste, et l'on n'y pleurait ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeler la situation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des transpositions de lieux et des erreurs de topographie ; soit que l'auteur n'en sût pas davantage ; soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est-là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, et soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

**N.**

Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet ouvrage, dites donc au public ce que vous m'avez dit. Faites plus ; écrivez cette conversation pour toute préface : les éclaircissements nécessaires y sont tous.

**R.**

Vous avez raison : elle vaut mieux que ce que j'aurais dit de mon chef. Au reste, ces sortes d'apologies ne réussissent guère.

**N.**

Non, quand on voit que l'auteur s'y ménage ; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce recueil, et que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, et à moi les réponses. Cela sera plus modeste, et fera un meilleur effet.

**R.**

Cela sera-t-il aussi dans le caractère dont vous m'avez loué ci-devant ?

**N.**

Non, je vous tendais un piège : laissez les choses comme elles sont.



---

J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

**Œuvre littéraire**

**JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE**

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



---

**Première Partie**

**[18]**



## Lettre I – De Saint-Preux à Julie

Il faut vous fuir, mademoiselle, je le sens bien : j'aurais dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il fallait ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, et conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de madame votre mère. Sachant que j'avais cultivé quelques talents agréables, elle a cru qu'ils ne seraient pas inutiles, dans un lieu dépourvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier, à mon tour, d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin, sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, et manquer au respect que je dois à vos moeurs encore plus qu'à votre naissance et à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrais pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, et je m'aperçois que, sans y songer, vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, et que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir ; et je me serais efforcé de le prendre, si je pouvais accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment frustrer cette tendre mère du plaisir de surprendre un jour son

époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein ? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, et cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance et la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

Je ne vois, mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis ; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire ; que ma peine, ainsi que ma faute, me vienne de vous ; et qu'au moins par pitié pour moi vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parents, faites-moi refuser votre porte, chassez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous, je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser ! moi, vous fuir ! et pourquoi ? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, et d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie ; vos attraits avaient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon coeur sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive et d'une inaltérable douceur ; c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui ; c'est cet esprit juste et ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'âme ; ce sont, en un mot, les charmes des sentiments, bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore ; mais plus aimable et plus digne du coeur d'un honnête homme, non, Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchants de la nature, et toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de sentir et de voir ; et pourquoi n'oserais-je imaginer dans nos coeurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugements ? Quelquefois nos yeux se rencontrent ; quelques soupirs nous échappent en même temps ; quelques larmes furtives... ô Julie ! si cet accord venait de plus loin... si le ciel nous avait destinés... toute la force humaine... Ah ! pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir ; l'ardeur de mes désirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon coeur se prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrais le haïr, s'il était possible. Jugez si mes sentiments sont purs par la sorte de grâce que je viens vous demander. Tariessez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit et me tue. Je ne

veux que guérir ou mourir, et j'implore vos rigueurs comme un amant implorerait vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon âme le trouble que j'y sens naître : mais, par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort ; dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes ; trompez l'avidité imprudence de mes regards ; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion ; soyez hélas ! une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour ? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, ils'en fallut peu que, par pénitence, vous ne me laissassiez prendre un baiser : vous résistâtes faiblement. Heureusement que je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis à mon trouble croissante que j'allais me perdre, et je m'arrêtai. Ah ! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir, et je serais mort le plus heureux des hommes.

De grâce, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puéril de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, et je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. À peine se pose-t-elle sur la mienne qu'un tressaillement me saisit ; le jeu me donne la fièvre ou plutôt le délire : je ne vois, je ne sens plus rien ; et, dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi ?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mère ou sans votre cousine, vous changez tout à coup de maintien ; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect et la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit et le jugement, et j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi, l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux ; vous me désolerez et ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, et si grave dans le tête-à-tête ? Je pensais que ce devait être tout le contraire, et qu'il fallait composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous

vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, et le ton familier devant tout le monde : daignez être plus égale, peut-être serai-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux âmes bien nées peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changements dans votre conduite rendront sa situation moins violente, et lui feront supporter plus paisiblement et son silence et ses maux. Si sa retenue et son état ne vous touchent pas, et que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire ; et si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserais vous demander, quand même je n'aurais point de refus à craindre.



## Lettre II – De Saint-Preux à Julie

Que je me suis abusé, mademoiselle, dans ma première lettre ! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrâce, et je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid et réservé, ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie, ce n'est que pour mieux m'en punir.

E poi ch'amor di me vi fece accorta,  
Fur i biondi capelli allor velati,

E l'amoroso sguardo in se raccolto. [\[19\]](#)

Vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre ; mais vous n'en êtes que plus sévère dans le particulier ; et votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance et par vos refus.

Que ne pouvez-vous connaître combien cette froideur m'est cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrais-je pas revenir sur le passé, et faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirais point celle-ci, si je n'eusse écrit la première, et je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous apaiser, dire que je m'abusais moi-même ? faut-il protester que ce n'était pas de l'amour que j'avais pour vous ?... Moi, je prononcerais cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous réglez ? Ah ! que je sois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne serai ni menteur ni lâche, et le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je sens d'avance le poids de votre indignation, et j'en attends les

derniers effets comme un grâce que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié, ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon sort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire, je ne saurai qu'obéir. M'imposez-vous un silence éternel ? je saurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? ah ! ce ne sera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne souscrive, hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirais-je en cela même, s'il m'était possible.

Cent fois le jour je suis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent et n'osent fléchir ; la parole expire sur mes lèvres, et mon âme ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon coeur sent trop combien il est coupable, et ne saurait cesser de l'être ; le crime et le remords l'agitent de concert ; et sans savoir quel sera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence et la crainte du châtement.

Mais non, je n'espère rien, je n'ai droit de rien espérer. La seule grâce que j'attends de vous est de hâter mon supplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la solliciter moi-même ? Punissez-moi, vous le devez ; mais si vous n'êtes impitoyable, quittez cet air froid et mécontent qui me met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colère.



## Lettre III – De Saint-Preux à Julie

Ne vous impatientez pas, mademoiselle ; voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étais loin de voir tous les maux que je m'apprêtais ! Je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de temps ; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire ; et maintenant j'éprouve le plus cruel de tous dans le sentiment de vos propres peines. O Julie ! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible, mais tout décèle à mon coeur attentif vos agitations secrètes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent sur moi ; vos vives couleurs se fanent ; une pâleur étrangère couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une tristesse mortelle vous accable ; et il n'y a que l'inaltérable douceur de votre âme qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour mes souffrances, vous en êtes affectée, je le vois ; je crains de contribuer aux vôtres, et cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devrait en naître ne peut me flatter ; car ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant, en revenant à mon tour sur moi, je commence à connaître combien j'avais mal jugé de mon propre coeur, et je vois trop tard que ce que j'avais d'abord pris pour un délire passager fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais, non, jamais le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint, les charmes de votre esprit, toutes les grâces de votre ancienne gaieté, n'eussent produit

un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon âme, vous géiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède, et je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe ; qui ne peut se rendre heureux peut au moins mériter de l'être, et je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune et peux mériter un jour la considération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, et que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie ; vivez tranquille, et reprenez votre enjouement ; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent et pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie, que mon coeur, plein d'un si digne objet, ne saurait plus s'avilir, qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous et la vertu, et qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

## Œuvre littéraire

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

Première Partie

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



## Billet de Julie

N'emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un coeur vertueux saurait se vaincre ou se taire, et deviendrait peut-être à craindre... Mais vous... vous pouvez rester.

### Réponse

Je me suis tu longtemps ; votre froideur m'a fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte point le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

## Œuvre littéraire

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

Première Partie

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



## Deuxième Billet de Julie

Non, monsieur, après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire, un homme tel que vous avez feint d'être ne part point ; il fait plus.

### Réponse

Je n'ai rien feint qu'une passion modérée dans un coeur au désespoir. Demain vous serez contente, et, quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.



J. J. Rousseau : Oeuvres complètes

## Œuvre littéraire

JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

Première Partie

[Table des matières](#)

[Liste des oeuvres littéraires](#)

[Liste générale des titres](#)



### Troisième Billet de Julie

Insensé ! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée, et ne puis ni vous parler ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez.



## Lettre IV – De Julie à Saint-Preux

Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortirait de mon coeur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, et l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire ? comment rompre un si pénible silence ? ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, et ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon coeur, tu t'en prévaux pour me perdre ; et quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah ! malheureux, je t'estimais, et tu me déshonores ! crois-moi, si ton coeur était fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n'avais point dans l'âme des inclinations vicieuses. La modestie et l'honnêteté m'étaient chères ; j'aimais à les nourrir dans une vie simple et laborieuse. Que m'ont servi des soins que le ciel a rejetés ! Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison ; je le sentis du premier instant, et tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle, le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon coeur

coupable ; ils ne peuvent connaître ce qui s'y passe ; ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré : ma mère est faible et sans autorité ; je connais l'inflexible sévérité de mon père, et je ne ferai que perdre et déshonorer moi, ma famille, et toi-même. Mon amie est absente, mon frère n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prières des faibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon coeur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderait-il maintenant à demi ? comment ce coeur, qui ne sait rien dissimuler, te cacherait-il le reste de sa faiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus ; était celui qu'il ne fallait pas faire ; comment m'arrêteraient-je aux autres ? Non ; de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, et que, pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvais, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvais quelque temps déguiser ma honte, et céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvait flatter mon amour-propre, et non pas sauver ma vertu ! Va, je vois trop, je sens trop où mène la première faute, et je ne cherchais pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois, si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton âme, s'il y reste encore quelque trace des sentiments d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connais bien ; tu soutiendras ma faiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre coeur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; âme généreuse, ah ! conserve-les tous deux ; et, du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ! Je t'écris à genoux, je baigne mon papier de mes pleurs ; j'élève à toi mes timides supplications. Et ne pense pas cependant que j'ignore que c'était à moi d'en recevoir, et que, pour me faire obéir, je n'avais qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, et laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave, et

vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux âmes pures ! Tes désirs vaincus seront la source de ton bonheur, et les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du ciel même.

Je crois, j'espère qu'un coeur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui ; j'espère encore que, s'il était assez lâche pour abuser de mon égarement et des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation, me rendraient la raison que j'ai perdue, et que je ne serais pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurais à rougir. Tu seras vertueux, ou méprisé ; je serai respectée, ou guérie : voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.



## Lettre V – De Saint-Preux à Julie

Puissances du ciel ! j'avais une âme pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'âme, viens soutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu, force invincible de la voix de ce qu'on aime, bonheur, plaisirs, transports, que vos traits sont poignants ! qui peut en soutenir l'atteinte ? Oh ! comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon coeur ? comment expier les alarmes d'une craintive amante ? Julie... non ? ma Julie à genoux ! ma Julie verser des pleurs !... celle à qui l'univers devrait des hommages, supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même ! Si je pouvais m'indigner contre toi, je le ferais, pour tes frayeurs qui nous avilissent. Juge mieux, beauté pure et céleste, de la nature de ton empire. Eh ! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas surtout pour l'empreinte de cette âme sans tache qui l'anime, et dont tous tes traits portent la divine enseigne ? Tu crains de céder à mes poursuites ? Mais quelles poursuites peut redouter celle qui couvre de respect et d'honnêteté tous les sentiments qu'elle inspire ? Est-il un homme assez vil sur terre pour oser être téméraire avec toi ?

Permetts, permetts que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé...aimé de celle... Trône du monde, combien je te vois au-dessous de moi ! Que je la relise mille fois, cette lettre adorable où ton amour et tes sentiments sont écrits en caractères de feu ; où malgré tout l'emportement d'un coeur agité, je vois avec transport combien, dans une âme honnête, les passions les plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu ! Quel monstre, après avoir lu cette touchante lettre, pourrait abuser de ton état, et témoigner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-

même ? Non, chère amante, prends confiance en un ami fidèle qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant, ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme et son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirais de porter la main sur tes chastes traits plus que du plus vil inceste, et tu n'es pas dans une sûreté plus inviolable avec ton père qu'avec ton amant. Oh ! si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi !... L'amant de Julie aurait une âme abjecte ! Non, quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus ; à ma première lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre et pur amour qui nous unit ; c'est à lui de t'être garant de ma retenue et de mon respect ; c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iraient-elles plus loin que mes désirs ? à quel autre bonheur voudrais-je aspirer, si tout mon coeur suffit à peine à celui qu'il goûte ? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai ; nous aimons pour la première et l'unique fois de la vie, et n'avons nulle expérience des passions : mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? a-t-il besoin d'une expérience suspecte qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore si je m'abuse, mais il me semble que les sentiments droits sont tous au fond de mon coeur. Je ne suis point un vil séducteur comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme simple et sensible, qui montre aisément ce qu'il sent, et ne sent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un seul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne sais, non, je ne sais pas même si l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, et si tout autre qu'une âme honnête peut sentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en suis pénétré, plus mes sentiments s'élèvent. Quel bien, que je n'aurais pas fait pour lui-même, ne ferais-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, et que tu sais si bien purifier ; crois qu'il suffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. Oh ! quel coeur je vais posséder ! Vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vauds mieux que tous ses plaisirs !



Jean-Jacques Rousseau : Oeuvres complètes  
93 titres (Annotés, illustrés)

Acheter l'intégralité du livre :



## Table des matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
LISTE DES TITRES	4
PRÉFACE DE LOUIS-GUILLAUME DESCHARD	11
– ŒUVRE LITTÉRAIRE –	17
JULIE, OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE	18
Table des matières	21
Avis	29
Préface	33
Avertissement sur la préface suivante	36
Seconde préface	37
Première Partie	61